A. VANESTE
59, Rue Nationale, LILLE
Comptoir
ARGENT 1er TITRE
MONTRES FINES
DE
Paul Philippot Cie Genève
ET DES
Marques françaises

Journal de Roubaix

A. VANESTE
59, Rue Nationale, LILLE
Choix le plus complet
de
GARNITS DE FIANÇAILLES
JOYAUX
pour
CORBEILLE DE MARIAGE

Cinquante-quatrième année. — N° 3.

ADMINISTRATION : 71, Grande-Rue à Roubaix

DIMANCHE 3 JANVIER 1909.

TARIF D'ABONNEMENTS
Roubaix-Tourcoing, le Nord et les Départements limitrophes . . . . . { Trois mois..... 5 francs / Six mois..... 9 — / Un an..... 18 —
Les autres Départements et l'Etranger le port en sus.
Agence particulière à Paris, 26, rue Feydeau

5 Centimes

BUREAUX ET RÉDACTION :
ROUBAIX : 71, Grande-Rue ‡ TOURCOING : 5, rue Carnot
TELEPHONE 554 & 1070 — TELEPHONE 1240
ÉDITION DU MATIN

5 Centimes

ABONNEMENTS & ANNONCES
A Roubaix..... Aux bureaux du journal, Grande-Rue, 71
A Tourcoing..... Aux bureaux du journal, rue Carnot, 5 ;
A Mouscron..... Chez M. Henri Leroux, rue de la Station ;
A Tournai..... Chez M. Verdière, 88, rue Bourdon Saint-Jacques
A Paris et à Bruxelles Dans les agences de publicité.
En vente à Paris dans toutes les Bibliothèques des gares et dans les principaux kiosques

LE CATACLYSME D'ITALIE

Le *Journal de Roubaix*, qui a toujours porté, jusqu'à présent, la date du lendemain, est, à partir d'aujourd'hui, daté du jour de sa publication.

CHRONIQUE

LA PROIE ET L'OMBRE

Cécile Vandreuil et Jacques Valombre se promènent dans la grande allée du jardin, tendrement appuyés l'un contre l'autre. C'est dans deux jours qu'on les marie... De la terrasse où M. Vandreuil, le père de Cécile, et Georges Valombre, le cousin de Jacques, fument des cigares en silence, on perd de vue par instants, derrière des bouquets d'arbre, la promenade des fiancés ; quand ils reparaissent, il semble que leur claire présence de jeunesse et d'amour ajoute encore à la douceur du bel après-midi d'automne empli de parfums mourants, et de chants d'oiseaux.

— Mon brave Georges, s'écrie soudain M. Vandreuil, c'est pourtant à vous que je dois ce bonheur, et à vous qu'ils le doivent...

C'est vrai, — et c'est toute une histoire. Il n'y a pas quatre mois, lorsque Georges Valombre est revenu habiter sa province, après une quinzaine d'années de vie très parisienne qui lui avaient coûté beaucoup d'argent et d'illusions, il a vu un beau jour arriver chez lui, toute seule, Cécile Vandreuil. — oui ! cette petite Cécile qu'il a connue haute comme ça ! — et, tranquillement, comme s'il s'était agi de la chose la plus naturelle du monde, la gamine lui a déclaré qu'elle l'aimait, qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que lui. En vain, il a parlé de ses quarante ans sonnés, de ses cheveux déjà clairsemés et grisonnant aux tempes ; en vain il a fait des allusions, aussi discrètement que l'exigeaient les convenances, à diverses aventures qui l'avaient rendu vieux par le cœur plus encore que par le visage... Cécile ne voulait rien entendre.

— Je vous aime tel que vous êtes. Il n'y a qu'un moyen de vous dérober : dites-moi que je vous déplais et que je suis laide.

Mais Georges Valombre ne crut pas devoir dire cela. Grande, mince, brune, avec les plus beaux yeux et le plus charmant sourire du monde, la jeune fille lançait ces derniers mots comme un défi et avec trop d'assurance pour qu'un mensonge servit à rien. Georges Valombre n'a pas menti. Persuadé qu'un tel mariage serait folie de part et d'autre, et comprenant qu'il valait mieux, pour l'éviter, agir par ruse avec une petite personne aussi volontaire, il a même, dès cet instant, fait semblant d'être convaincu. Il a simplement supplié la jeune fille de consentir à deux ou trois mois de réflexion ; ils se verraient souvent, ils se connaîtraient mieux, et si, ensuite, Cécile jugeait toujours et quand même ce mariage indispensable à son bonheur, eh bien, il serait, lui, encore plus heureux qu'elle...

Cécile s'est empressée d'accepter ces conditions et, le surlendemain, Georges ayant appris par hasard qu'elle allait passer la journée chez des amis, à la campagne, a profité de l'occasion pour accomplir ce qu'il considérait comme le plus pressant de ses devoirs : il est allé trouver M. Vandreuil pour lui exposer toute l'affaire et convenir avec lui des remèdes les plus propices à guérir la lubie de sa fille.

M. Vandreuil est un vieux bravre homme qui, veuf de bonne heure, a reporté toutes ses affections sur son unique enfant. Il l'a gâtée de son mieux, il a cédé à tous ses caprices ; aussi, le premier moment de stupéfaction passé, il n'a rien trouvé de mieux que d'inviter Georges à céder au désir de Cécile, puisque celle-ci estimait qu'il y allait de son bonheur... Il a même fait miroiter le chiffre de la dot et proposé de l'arrondir encore ! Georges a dû expliquer sa démarche, répéter dix fois qu'il n'agissait ainsi que par sympathie pour Cécile, user de toute son éloquence pour persuader à ce papa trop imprévoyant que le bonheur de sa fille n'était probablement pas où elle le croyait ; son accent de sincérité a fini par triompher de toutes les objections et M. Vandreuil est devenu son complice.

Alors s'est déroulée la plus folle comédie sentimentale qu'on puisse imaginer Et l'on comprend que le rôle de Georges Valombre fut loin d'être le plus agréable. « Vous voyez bien, le mieux est de céder », répondait M. Vandreuil, toutes les fois où le fiancé malgré lui venait, secrètement et tout penaud, lui annoncer que Cécile ne paraissait pas encore disposée à changer d'avis. Mais, quand un homme généreux croit agir selon la raison et la sagesse il y apporte presque autant de ténacité que d'autres à faire le mal. Bientôt, Georges ne s'est plus connu d'autre désir que celui de travailler au bonheur de Cécile ; tout préoccupé d'elle, il n'a même plus pris la peine de s'assurer qu'il voyait très clair dans son propre cœur ; et, comme pour le récompenser d'une si touchante sollicitude, le hasard est venu à son secours au moment où lui-même, ma foi ! commençait à désespérer...

Le hasard, — en la personne de Jacques Valombre. Celui-ci, après avoir terminé ses études de droit à Paris, s'était hâté d'y mener une existence dont son cousin lui avait donné l'exemple, et son nom, déjà bien connu dans le monde de la fête, lui avait valu des débuts particulièrement brillants... Avant d'aller à Trouville retrouver une bande de camarades, il était venu voir ce que devenait son vieux Geô, que tout le monde réclamait à grands cris... Et c'est alors que le vieux Geô conçut une idée machiavélique : en somme, son cousin Jacques, c'était le même homme que lui, avec quinze ans de moins sur le front et dans le cœur ; même, physiquement, ils avaient une certaine ressemblance. Quelle chance, s'il était possible, par la même occasion, d'éviter à Jacques une vie stupide, et de donner à Cécile un mari digne de sa jeunesse !

Une semaine passe. Jacques, qu'on a présenté chez les Vandreuil et qui va chez eux quotidiennement, ne parle plus de partir pour Trouville.... Quant à Cécile, après avoir déclaré tout net que le nouveau venu lui déplaît fort, la voici qui devient nerveuse, irritable, mélancolique... M. Vandreuil, que Georges a mis au courant de son projet, et qui n'est pas très fin psychologue, sourit ironiquement :

— Ça n'a pas l'air de marcher très fort, votre combinaison, mon pauvre Georges.

— Laissez faire, répond celui-ci en se frottant les mains.

Et ses prévisions sont tellement justes qu'au bout d'un mois il voit Cécile arriver chez lui. Cécile toute confuse, toute émue, Cécile qui ne sait trop si elle doit pleurer ou sourire, Cécile enfin qui se jette dans ses bras en le remerciant en s'excusant, et qui lui avoue qu'elle aime Jacques.

— Eh bien, s'écrie triomphalement Georges, n'avais-je pas raison et n'ai-je pas agi sagement ?

Mais, alors, s'il a agi sagement, pourquoi ce trouble étrange dont il va souffrir sans répit à partir de cette minute ? Que s'est-il passé ... Georges s'interroge et tremble de comprendre.... Quelques jours s'écoulent, la date du mariage est fixée ; tout le monde a été d'accord pour la vouloir aussi prochaine que possible... Plus que deux jours ! Et Georges, assis à côté de M. Vandreuil qui continue à suivre « les chers enfants » d'un regard éperdu de tendresse, se lève brusquement, le cœur broyé par une atroce douleur... Cette douleur, il la reconnaît, il l'a éprouvée en d'autres circonstances ; il sait à présent quel nom lui donner ; c'est la jalousie, une jalousie compliquée par un affreux remords... S'il tenait tant au bonheur de Cécile, n'était-ce pas qu'il l'aimait ? Comment a-t-il pu prendre son amour pour une simple affection ?... Trop tard !... Il imagine la vie qu'il a manquée, le charme d'une petite présence embaumée qui aurait pour lui retardé de quelque dix ans la venue de la vieillesse, toutes les gâteries qu'il eût inventées en paiement de ce bonheur inespéré, qui ne s'offrira pas deux fois et qu'il ne connaîtra plus jamais, — plus jamais ! — Justement les hasards de la promenade ont conduit les fiancés au bas de la terrasse... Cécile a vu Georges se lever, et la voici, toute radieuse, qui accourt vers lui :

— Quoi ? grand ami, vous partez déjà ?... Mais qu'avez-vous donc ? Pourquoi cet air triste ?

— Je pense égoïstement ,répond-il en s'efforçant de sourire, que ma petite Cécile va me quitter, m'oublier dans son bonheur tout seul, tout triste, n'ayant plus rien à faire qu'à vieillir...

— Quelle idée ! Mais nous reviendrons passer de longs jours avec vous...

Et, ce disant, elle se jette gentiment à son cou et l'embrasse. Il la repousse doucement :

— Non, Cécile... Je sens que je vais être un vieux bonhomme très grognon, très ennuyeux, très maniaque... Les vieux aiment le silence, la solitude... Non, Cécile, il ne faudra pas revenir...

Charles DERENNES.

Les Réceptions du Nouvel An

A L'ÉLYSÉE

Paris, 2 janvier. — Les réceptions officielles ont revêtu leur habituel caractère de banalité. A dix heures du matin, M. Clémenceau s'est présenté à l'Elysée avec tous ses collègues du cabinet. Aux souhaits de ministre de l'intérieur, M. Fallières a répondu en termes affectueux.

Les ministres ont pris place ensuite aux côtés du chef de l'Etat qui, à dix heures, a reçu M. Antonin Dubost, président du Sénat et le bureau de la haute Assemblée. Un peu plus tard, M. H. Brisson a présenté, au président de la République le bureau de la Chambre des députés.

A onze heures, M. Fallières a quitté l'Elysée pour aller successivement au Petit Luxembourg et au Palais-Bourbon rendre au président du Sénat et au président de la Chambre des députés la visite que ceux-ci venaient de lui faire.

A midi, le président de la République était de retour à l'Elysée où a eu lieu un déjeuner auquel assistaient les ministres, les sous-secrétaires d'Etat, le grand chancelier de la Légion d'honneur, le gouverneur militaire de Paris, M. Mollard, directeur du protocole ; M. Ramondou, secrétaire général de la présidence : M. Marc Varenne, etc.

M. Mollard a introduit auprès du chef de l'Etat, les ambassadeurs et ministres plénipotentiaires accrédités auprès du gouvernement de la République.

Tous les représentants des puissances étrangères étaient présents, à l'exception de l'ambassadeur d'Italie, qui, en raison du deuil de son pays, n'avait pu se joindre à ses collègues. Le comte Gallina a été reçu un peu plus tard en audience particulière par le président de la République.

M. de Leon y Catillo, marquis del Muni, ambassadeur d'Espagne, en sa qualité de doyen du corps diplomatique, s'adressant au chef de l'Etat, a prononcé l'allocution traditionnelle.

M. Fallières a répondu :

Monsieur l'ambassadeur,

L'épouvantable catastrophe qui vient de plonger une grande nation dans un deuil si douloureux et qui nous prive, à notre profond regret, de la présence ici de son ambassadeur, a fait naître sur tous les points du monde civilisé, dans un généreux élan de solidarité, des sentiments de profonde pitié et de vive sympathie.

Vous me pardonnerez, Monsieur l'ambassadeur, d'en offrir une fois encore notre part à l'Italie tout entière avant de vous remercier de vos éloquentes paroles.

La France sera reconnaissante de l'hommage que vous avez rendu, dans les termes particulièrement flatteurs pour elle, aux efforts modérateurs de sa diplomatie et à l'esprit de conciliation dans lequel elle est toujours intervenue pour conjurer les éventualités dangereuses pour régler les différends qui n'avaient pu être évités.

C'est à notre époque surtout, le devoir de tous les gouvernements de répondre à la pensée des peuples et aux aspirations de l'opinion publique universelle, en écartant, par des ententes qui ne coûtent rien à la dignité de personne, les désaccords qui menaceraient de troubler la paix du monde. Et c'est plus spécialement le rôle des diplomates de contribuer au succès de cette tâche et d'en atténuer les difficultés.

Je souhaite que l'année qui commence soit à cet égard aussi heureuse que celle où vous avez trouvé, dans votre noble langage, de si légitimes sujets de satisfaction.

LE NOUVEL AN DU KAISER

Il n'a point parlé politique

Berlin, 2 janvier. — On assure qu'au cours des réceptions du nouvel An, l'empereur s'est abstenu de parler politique avec les ambassadeurs.

Il s'est entretenu longuement avec l'ambassadeur d'Italie, de la catastrophe de Sicile et de Calabre.

Contrairement au bruit qu'on avait fait courir, le prince de Bulow a été reçu.

Un communiqué officieux dit même que l'empereur et l'impératrice ont serré la main au chancelier.

Selon la « Frankfurterin » M. D'Ærenthal, a envoyé un télégramme à M. de Bulow, dans lequel il exprime des vœux pour l'empereur et l'impératrice et remercie le chancelier de l'appui de l'Allemagne, comme amie et comme alliée.

LA POLITIQUE

LES ÉLECTIONS SÉNATORIALES

Aujourd'hui, dimanche, ont lieu les élections du tiers renouvelable du Sénat.

Sauf dans quelques départements, la lutte des idées et des candidats aura été nulle. Le pays lui-même semble se désintéresser complètement des résultats de cette consultation du suffrage restreint.

Si cette indifférence est navrante, elle a une cause naturelle et logique. Depuis de longues années le Sénat a failli à sa mission. Cette assemblée que Gambetta appelait le Grand Conseil des communes de France, s'est laissée domestiquer par la secte au pouvoir; oublieuse de ses devoirs les plus étroits et de son rôle essentiel, elle se contente maintenant d'enregistrer quand elle ne les agrave pas, les folies ruineuses et liberticides de la Chambre des députés et du gouvernement.

Loin d'arrêter l'effrayante dilapidation des finances publiques, d'opposer une digue à la marée montante des dépenses, de mettre ordre au gachis, nos pères conscrits ont contribué pour leur large part par leur faiblesse et leur apathie, à créer l'épouvantable désordre qui entrave la République dans son œuvre de progrès social et démocratique.

Ce Sénat qu'on considérait autrefois comme un régulateur bienfaisant et indispensable de notre si imparfaite machine constitutionnelle, en alourdit encore la marche déjà bien anormale et bien défectueuse.

L'attitude du gouvernement n'est pas, d'ailleurs, faite pour donner un relief heureux à cette journée. Deux de ses membres sollicitent les suffrages des délégués sénatoriaux, M. Clémenceau président du Conseil, dans le Var, et M. Maujan, sous-secrétaire d'Etat à l'Intérieur, dans la Seine.

Certes, il faut leur rendre cette justice : tous deux ont nettement répudié le collectivisme révolutionnaire. Mais à part cette déclaration patriotique — bien naturelle — leurs professions de foi sont déconcertantes. Non seulement elles n'indiquent pas un désir d'union, d'apaisement, de concorde entre les citoyens, mais elles ne dissimulent même pas la ferme volonté de leurs auteurs de continuer les graves errements qui ont amené la déplorable situation politique et sociale dans laquelle nous nous débattons.

Que feront les électeurs? Souhaitons, sans trop l'espérer, qu'ils aient la clairvoyance et le patriotisme de donner à nos maîtres une indication conforme aux aspirations et aux besoins du pays.

DOUBLE ASSASSINAT

à Colombes

Paris, 2 janvier. — L'année commence par un double crime.

Un crime épouvantable a été commis, vendredi, dans la commune de Colombes, au numéro 129 de l'avenue de Gennevilliers, dans un petit pavillon habité par les époux Mathieu. Le mari est âgé de quarante-huit ans et la femme de cinquante-deux ans.

Voici dans quelles circonstances le crime a été découvert :

Vers midi, un garçon boulanger sonnait à la porte de la villa, et, ne recevant pas de réponse, il entrait comme d'habitude dans la cuisine de la maison, située derrière le pavillon.

Après avoir ouvert la porte, il vit étendu à terre un petit chien gisant dans une mare de sang.

Surpris de ne voir personne, il poussa plus avant et s'enfuit épouvanté devant le spectacle qui s'offrait à ses yeux.

Il venait d'apercevoir en effet les époux Mathieu gisant sur le parquet souillé de taches de sang.

M. Andrieux, commissaire de police de Courbevoie, fut prévenu aussitôt et arriva sur les lieux pour procéder aux constatations.

Il trouva Mme Mathieu les pieds dans la cheminée, au milieu de bouteilles vides, la tête engagée sous la table.

Elle portait au côté gauche du crâne une affreuse blessure qui paraissait avoir été faite par un coup de massue.

Dans son bureau, M. Mathieu était étendu le long de la fenêtre ; il était rendu méconnaissable par les blessures.

Le vol parait être le mobile du crime.

M. Mathieu était agent d'assurances de la Compagnie l' « Aigle » et passait pour avoir une certaine fortune ; il était même propriétaire de la villa qu'il habitait.

M. Hamard, chef de la Sûreté, prévenu, procède actuellement, sur les lieux, à une minutieuse enquête.

Le parquet a désigné M. Ducasse pour instruire ce nouveau crime. Le juge est aussitôt parti en automobile pour Colombes.

L'Entente Cordiale

Edouard VII et M. Fallières

Londres, 2 janvier. — Le roi Edouard a envoyé à l'ambassade de France, son maître des cérémonies pour prier l'ambassadeur de transmettre à M. Fallières, ses vœux personnels à l'occasion de la nouvelle année.

Cette attention du souverain a été très remarquée.

La clémence d'Hafid

Il remet en liberté Abd-el-Aoui

Fez, 2 janvier. — Mohamed Abd-el-Aoui, qui avait été mis en prison à la suite de l'équipée de Mouley-Mohamed, a été remis en liberté.

On croit que, grâce aux démarches du consul de France, il sera soigné par un docteur français pour le supplice du sel qui lui a été infligé.

ÉDOUARD VII IRA-T-IL A BERLIN

Le « Daily Mail » prétend que cette visite n'aura pas lieu.

Londres, 2 janvier. — Le *Daily Mail* annonce que la visite que devaient faire le roi Edouard et la reine Alexandra à Berlin, au printemps prochain est abandonnée.

On sait que cette visite avait primitivement été annoncée pour février prochain.

Le Désastre de Sicile et de Calabre

Messine, la grande Cité sicilienne ne sera pas reconstruite

Le Roi et la Reine d'Italie, au milieu des ruines, prodiguent leurs consolations aux blessés. -- De toutes parts les secours arrivent Français, Russes et Anglais rivalisent de zèle Les dégâts s'élèvent à plusieurs milliards

Dans la région qu'a désolée l'épouvantable catastrophe italienne, les efforts sont multipliés pour arracher à la mort les milliers et milliers de pauvres gens que l'on doit retirer des décombres qui les ont ensevelis. Les navires, remplis de ces infortunées victimes dont les plaintes montent en un concert affreux arrivent d'heure en heure à Naples, devenu un immense hôpital.

La présence des marins de l'escadre française à Messine a été chaleureusement accueillie. Ils vont rivaliser de dévouement avec leurs camarades des flottes russe, anglaise et italienne.

Déjà, les nouvelles parvenues des malheureuses contrées désolées par un désastre sans précédent ont signalé l'héroïsme des marins russes, qu'a égalé la conduite admirable des marins italiens.

Plusieurs sont morts en voulant sauver des blessés parmi les ruines chancelantes,et cet exemple n'a pas ralenti un seul instant l'élan des autres.

Les marins français, dans la confraternité d'abnégation qui s'établira entre eux et leurs camarades des autres nations, affirmeront une fois de plus leurs qualités de dévouement et de courage.

gio et à Messine, malgré les nombreuses difficultés qu'il faut surmonter.

La pluie a cessé de tomber depuis ce matin. Les incendies de Messine se réduisent à un petit nombre.

Trois autres navires anglais et trois navires français sont arrivés.

(Signé) : VICTOR-EMMANUEL.

UNE NOUVELLE SECOUSSE A MESSINE

La reine légèrement blessée

Messine, 2 janvier. — **A la suite d'une nouvelle secousse de tremblement de terre, une panique s'est produite à l'hôpital que visitait la reine.**

Celle-ci voulant empêcher la fuite des blessés, a reçu des contusions à la poitrine.

LE DÉTROIT DE MESSINE (Théâtre de la Catastrophe)

Messine ne sera pas reconstruite

Rome, 2 janvier. — **Chaque heure qui passe, chaque dépêche qui vient des lieux maudits ajoutent à la catastrophe de nouvelles horreurs. On découvre ,en effet, à chaque instant de nouveaux abimes de détresse et de douleurs ; il parait certain, aujourd'hui, que Messine ne sera pas reconstruite.**

Les ministres ont décidé d'ensevelir le 5 janvier Messine sous la chaux et de faire sauter à la dynamite les dernières maisons qui restent debout.

C'est la première fois, peut-être, qu'une ville de 160.000 habitants, est rayée en quelques secondes de la carte du monde.

Le long de la ligne ferrée, car la gare n'existe plus, des centaines de blessés sont rangés sur des civières, attendant leur tour d'être évacués.

La puanteur des cadavres est telle que les travaux de sauvetage en sont parfois arrêtés.

La Cathédrale, chef-d'œuvre d'art ancien, est complètement détruite, le trésor de la Madone della Lettera, protectrice de la ville ,trésor évalué à plusieurs millions, se trouve sous des décombres, gardés par les soldats.

On dit que des actes de brigandage épouvantables ont été commis.

On affirme même que des blessés qui essayaient de résister, ont été achevés à coups de revolver par les pillards. Des matelots italiens ont arrêté et fusillé huit pillards dont l'un avait sur lui 150.000 francs.

UNE DEPECHE OFFICIELLE DU ROI VICTOR-EMMANUEL

Rome, 2 janvier. — Le roi a adressé à M Giolitti, président du Conseil, la dépêche suivante :

J'ai visité Caumitello, qui est littéralement coupé de la terre ferme ; Villa San Giovanni est aussi éprouvée que Messine. Les services sont bien organisés à Reggio et à Messine, malgré les nombreuses difficultés qu'il faut surmonter.

La pluie a cessé de tomber depuis ce matin. Les incendies de Messine se réduisent à un petit nombre.

Trois autres navires anglais et trois navires français sont arrivés.

(Signé) : VICTOR-EMMANUEL.

LE SAUVETAGE DES VICTIMES

IL FAUT SE HATER POUR SAUVER LES SURVIVANTS

Messine, 2 janvier. — On a acquis la certitude que de nombreuses personnes ensevelies sous les décombres, n'ont point été tuées, mais ont succombé par suite des privations et de soins.

C'est ainsi qu'on a retiré des décombre de Messine, une jeune fille, Mlle Laureani, qui n'avait que de simples contusions aux jambes et à la tête.

Un major enseveli, a été délivré avec de grandes difficultés ; la moitié du corps avait été dégagée, à la nuit tombante, la lumière manquant, le major avait prié les soldats d'interrompre leur sauvetage pour le recommencer le lendemain.

On a pu sauver également un enfant revêtu seulement d'une chemise et qui était resté pendant quatre jours sur un mètre carré de parquet qui ne s'était pas écroulé.

Il est surprenant que cet enfant ait pu résister au froid et à la faim.

Le « Giornale di Sicilio » fait des éloges chaleureux des soldats qui ont accompli leur devoir avec héroïsme.

L'archevêque de Messine est retiré vivant des décombres

IL RACONTE LA CATASTROPHE

Messine, 2 janvier. — L'archevêque de Messine, Mgr Arico, qui a pu être retiré vivant des décombres, a fait le récit suivant :

« Au moment de la catastrophe, je me trouvais debout dans ma chapelle. Je cherchai tout d'abord à sortir, mais toutes les issues, portes et fenêtres, étaient bloquées par les décombres.

» Alors je m'agenouillai devant le Christ et je demeurai là en prières pendant la nuit et pendant les jours épouvantables qui ont suivi, demandant la mort.

» Une religieuse française de Saint-Vincent de Paul, la Sœur Catherine, a fait preuve d'un héroïsme admirable: elle se trouvait à l'hôpital militaire de Messine au moment où l'édifice s'écroulait, faisant des centaines de victimes, Sœur Catherine fut épargnée. Alors, sans perdre de temps, elle se mit à organiser les secours avec un courage et un sang-froid au dessus de tout éloge.

» Sans l'aide de personne, et au péril de sa vie, elle a réussi à tirer des décombres le colonel Miner, directeur de l'hôpital, et lui a sauvé la vie, ainsi qu'à l'une de ses petites filles, âgée de quatre ans.

» Le colonel, pleurant, baisait les mains de sa libératrice, qui s'est remise à l'œuvre et a eu le bonheur d'arracher à la mort d'autres victimes, ra